

Une oeuvre philanthropique très curieuse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 18

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194923>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

lâi z'affublions su la tэта dâi bio plioumets, tot drâi, tot coumeint cliào dâi vilhio tambou-majo ao bin dâi sapeu, que c'est rudo galé dè lè vairè sécàorè quand lè z'appliâ sont einmodâ. Assebin faut vairè coumeint cliào tserrottons dè per lè sè redressont dècouè.

On dzo que lo tsévau à ion de cliào tserrottons fasâi lo renitant et lo tétu, restavè pliantâ ao mâitein dâo tsemin, et pas fottu dè lo fèrè modâ. Lo tserrotton eut bio l'eincoradzi, lâi fèrè: hui! alleint tsaropa! hardi, hardi! et fèrè état d'écourdjatâ; rein ne fe. Adon vo crâidè petètrè que lo tserrotton, eimbétâ et ein colère, lo dzibliâ? Eh bin, na! Ye s'aproutsè dè l'héga et lâi fâ:

— Ah! tē ne vâo pas martsî! Eh bin, mè bombardâi se te ne modè pas, se ne tē douto pas ton plioumet, et pi ma fâi, tant pi por tē; te reintrèrè à Marseille coumeint on couïon!...

Lo tsévau, quand l'a cein oïu, est parti coumeint on einludzo.

La religion dè l'Ormounein.

On brâvo Ormounein que revegnâi dè pèlo Valâi, iò l'étâi z'u po lo premi iadzo, y'a dza bin grandteimps, dèvezavè avoué on vesin que ne lâi avâi jamé étâ et que lâi dèmandavè coumeint l'avâi trovâ cé pàys.

— Oh câisè-tè, se repond, n'ont pas mè dè religion què dâi bitès, n'ont ni redlozo, ni armana!

Une œuvre philanthropique très curieuse. — Il existe en Allemagne, nous dit le journal la *France*, une association très florissante, dont les membres se recrutent dans toutes les meilleures classes de la société. C'est la *Cigarren Abschnitt-Sammler-Verein*.

Vous êtes au café, au buffet d'un théâtre, sur le quai d'une gare, dans la rue, au cercle, en soirée, enfin presque en n'importe quel endroit: vous tirez de l'étui un cigare et vous vous disposez à en couper le bout, soit entre vos incisives, soit avec un canif; voici que soudain se présente un gentleman très obligeant.

Il saisit dextrement votre cigare, en détache le bout au moyen d'un léger instrument *ad hoc*, le dépose dans une élégante petite boîte en nickel qu'il porte dans le gousset de son gilet et s'éloigne en vous saluant avec courtoisie.

C'est un collecteur de l'œuvre des bouts de cigare. Quand il en a réuni un certain nombre, il envoie sa cueillette à la plus prochaine station centrale de l'association.

De là, les bouts de cigares sont expédiés par ballots de cinquante kilogrammes au siège de l'œuvre qui est à Lahr, dans le grand-duché de Bade. En vertu

d'un traité en bonne et due forme, ils sont ensuite livrés à deux ou trois manufactures de Wors et d'Offenbach, où ils sont convertis en tabac à priser.

Le produit de cette récolte, qui est faite dans presque toute l'Allemagne, atteint des chiffres considérables; il est affecté à l'entretien d'orphelinats, notamment aux besoins du « Reichwaisenhaus » (orphelinat de l'empire), établi à Lahr depuis le mois de mai 1885.

La leçon.

Comme on descendait de l'omnibus qui nous avait amenés de la gare au village, Jacques me quitta brusquement et courut vers la maisonnette d'un pêcheur.

Le chalut, les havenets, les filets étalés devant la porte l'indiquaient du reste.

Aussitôt, dans l'intérieur, ce furent des exclamations de surprise et de joie, toute une fanfare de bienvenue, avec accompagnement de sabots sur les larges *platois* sonores qui formaient le carrelage de la chaumière.

Je m'avançai, je me penchai pour voir.

Déjà l'ami Jacques passait des bras du pêcheur dans ceux de sa femme, accorte et fraîche Normande, coiffée du bonnet de coton traditionnel. Au fond de la salle, le grand-père et la grand-mère se levaient pour offrir la main à l'arrivant. La troisième génération, composée d'une demi-douzaine de blondins joufflus, accourait de toutes parts pour se suspendre à son cou, pour lui grimper aux jambes. On eût dit un tableau de Greuze.

Et c'étaient des questions, des compliments, des accolades à n'en plus finir.

Lorsque Jacques me rejoignit, il avait un rayonnement sur le visage et des larmes dans les yeux.

Je voulus savoir d'où provenait cette grande amitié.

— C'est toute une histoire, me répondit-il, et de celles-là que tu te complais à transmettre aux générations futures.

— Raconte! m'écriai-je.

Voici quel fut, ou du moins à peu près, son récit. Il y a de cela une vingtaine d'années. J'en avais dix alors. C'était le premier été que nous passions à Villerville.

Le Villerville des anciens, ce Villerville primitif et sauvage que mon pauvre père se vantait d'avoir découvert, ainsi qu'Alexandre Dumas la Méditerranée.

A vrai dire, les indigènes nous contemplaient avec une certaine curiosité. Des Parisiens! Jusqu'à la présente saison inclusivement, Pont-l'Évêque et Lisieux leur avaient seuls fourni des hôtes.

Parmi ces familles du Calvados, j'avais trouvé des camarades, à savoir cinq ou six galopins de mon âge. On ne voyait que nous le long des haies ou sur la grève.

Un matin, à marée basse, nous rencontrons sur le rocher des ligncs, des hameçons, et des poissons captifs. Ils semblaient au désespoir de ne pouvoir s'en retourner en même temps que le flot.

— Délivrons les prisonniers! proposa généreusement un jeune Lexovien qui est aujourd'hui notaire.

Sa motion fut acclamée. On coupa les fi-

celles, on rejeta à la mer anguilles et limandes.

Puis, un malicieux Pont-l'Évêquois:

— J'ai là, s'écria-t-il, deux feuilles de soldats coloriées, infanterie et cavalerie. Une idée: découpons-les pour les accrocher aux hameçons qui restent? C'est le pêcheur qui sera attrapé en ne pêchant ce matin que des zouaves et des dragons d'Epinal! Ohé! les autres, ça y est-il? Quelle bonne farce!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais ce ne devait être que la préface de nos déprédations.

Plus loin, dans une sorte de bassin naturel qu'entouraient de grosses pierres, je signale une gigantesque bouteille d'osier maintenue par quatre piquets. Des planches en composaient le fond: un bouchon de bois fermait le goulot.

Déjà les plus agiles de la bande grimpaient et trépassaient sur la bouteille.

— Ça remue dedans! s'écrie l'un d'eux.

— Débouchez! commande un autre à ceux qui formaient l'arrière-garde.

C'était le réservoir du pêcheur. Il était rempli de poissons qui s'empressèrent de mettre à profit cette bonne aubaine et disparurent dans tous les recoins de la flaque d'eau.

On les pourchassait, on les rattrapait, on courait les relâcher dans le flot, qui se brisait à quelques pas de là.

Il va sans dire que, durant ces ébats, la bouteille et les quelques verveux dont elle était flanquée, subirent de notables avaries. Les enfants ne sont-ils pas, après les Prussiens, les plus impitoyables des ravageurs?

Tout à coup des cris partent du chemin creux qui descend de la falaise à la plage. C'est le pêcheur! Il a tout vu, tout deviné. Il accourt.

Je laisse à penser le sauve-qui-peut général.

Mon refuge fut l'une des rares cabanes de bains qui se voyaient alors sur la grève. Elles s'ouvraient par un simple loquet de bois. Je m'y blottis vivement, je refermai la porte sur moi.

Notre victime, qui se trouvait en arrière, n'avait pu me voir. Sitôt qu'il aurait passé devant ma cachette, sitôt qu'il aurait le dos tourné, je décamperais sans demander mon reste.

Les fenêtres de la cabine me permirent de le reconnaître. C'était le père Caen, un ex-marin de la garde, le doyen des pêcheurs.

— Pauvre vieux! murmurai-je avec un premier sentiment de remords.

Ces remords s'accrochèrent lorsque, suivant des yeux le père Caen, je le vis arriver au bord de la mare et dans l'attitude de la colère, puis de la douleur, constater les dévastations dont, pour ma part, j'étais complice.

Cependant il fallait détalier au plus vite. Déjà ma main se posait sur le loquet... Bigre! un pas se fait entendre sur l'étroite esplanade ménagée devant les cabines... et là, tout près de la mienne, quelqu'un que je ne puis voir s'arrête.

Plus moyen de fuir! je serais reconnu! Attendons!

Mon regard se reporte vers le vieux pêcheur. Il a ramassé ses verveux, sa grande bouteille, et, chargé de leurs débris, le voilà qui reprend le chemin du village.